



DEVENIR BERGER ***(Jean Vanier)***

Jésus ne vient pas nous guérir pour, après nous quitter. Ce médecin est un berger, le bon berger qui nous apprend à marcher sur le chemin des béatitudes. Comme le médecin nous appelle à guérir, le berger nous appelle à devenir bergers.

Chacun de nous d'une façon ou d'une autre, est un berger. Les parents sont des bergers pour leurs enfants, un professeur pour ses élèves, un prêtre pour ses paroissiens. Un ami peut souvent être un berger pour son ami, car ils s'aident l'un l'autre. Nous sommes tous appelés à être des bergers, parce que nous sommes tous responsables les uns des autres.

Il est important de regarder quel berger est Jésus, pour découvrir comment nous devons être bergers. L'une des raisons pour lesquelles il y a tant de confusion dans notre monde, c'est précisément qu'il y a trop peu de bon bergers, profondément engagés envers leur troupeau, envers les personnes. Être berger, c'est s'engager envers des personnes, quoiqu'il arrive. Qu'elles soient en bonne santé, qu'elles tombent malades, elles sont mon peuple et elles ont besoin de moi pour grandir dans l'amour, la paix et le don d'elles-mêmes ; elles sont mon troupeau, et si elles sont blessées, je suis moi aussi blessé.

C'est important pour nous d'approfondir ce que signifie « être berger », de comprendre l'engagement que cela implique, de découvrir la responsabilité que nous avons, chacun de nous, quel que soit notre âge ou notre fonction. Nous sommes tous appelés à la fidélité et à l'engagement, même si c'est simplement un engagement entre amis. L'ami sent si son ami est engagé. Il y a de faux amis qui sont là pour rire avec nous, mais pas pour pleurer quand nous pleurons. Ce sont de faux amis qui sont là pour profiter de notre intelligence ou de nos biens, mais qui disparaissent quand nous sommes malades, abandonnés ou rejetés.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans l'enclos des brebis, mais en fait l'escalade par une autre voie, celui-là est un voleur et un brigand ; celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. Le portier lui ouvre et les brebis écoutent sa voix, et ses brebis à lui, il les appelle une à une et il les mène dehors. Quand il a fait sortir toutes celles qui sont à lui, il marche devant elles et les

brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivront pas un étranger, elles le fuiront au contraire, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. »

Jean 10, 1-5

Jésus s'est servi de cette image du berger, mais ils n'ont pas compris ce qu'il voulait dire.

Alors Jésus dit à nouveau :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands ; mais les brebis ne les ont pas écoutés. Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé. Il entrera et sortira, et trouvera un pâturage. Le voleur ne vient que pour voler, égorger et faire périr. Moi, je suis venu pour qu'on ait la vie et qu'on l'ait surabondante. Je suis le bon pasteur ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Le mercenaire, qui n'est pas le pasteur, et à qui les brebis n'appartiennent pas, voit-il venir le loup, il laisse les brebis et s'enfuit, et le loup s'en empare et les disperse. C'est qu'il est mercenaire et ne se soucie pas des brebis me connaissent, comme le Père me connaît et que je connais le Père, et je donne ma vie pour mes brebis. »

Jean 10, 7-15

C'est le bon berger.

La parole de Yahvé me fut adressée en ces termes : « Fils d'homme, prophétise contre les pasteurs d'Israël, prophétise. Tu leur diras : Pasteurs, ainsi parle le Seigneur Yahvé. Malheur aux pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes. Les pasteurs ne doivent-ils pas paître le troupeau ? Vous vous êtes nourris de lait, vous vous êtes vêtus de laine, vous avez sacrifié les brebis les plus grasses, mais vous n'avez pas fait paître le troupeau. Vous n'avez pas fortifié les brebis chétives, soigné celle qui était malade, pansé celle qui était blessée. Vous n'avez pas ramené celle qui s'égarait, cherché celle qui était perdue. Mais vous les avez régies avec violence et dureté. Elles se sont dispersées, faute de pasteur, pour devenir la proie de toute bête sauvage ; elles se sont dispersées. Mon troupeau erre sur toutes les montagnes et sur toutes les collines élevées, mon troupeau est dispersé sur toute la surface du pays, nul ne s'en occupe et nul ne se met à sa recherche. »

Ezéchiél 34, 1-6

Ce sont les mauvais bergers.

Jésus dit à Pierre : « Pais mes brebis, pais mes agneaux. » Pour paître le troupeau, pour paître les agneaux, il faut connaître leurs besoins. Si le berger ne connaît pas le troupeau, il lui donnera une nourriture qu'il vomira et rejettera. Les bergers ont gavé les gens de dogmes, alors qu'ils avaient besoin d'autre chose ; ils les ont gavés de lois, alors qu'ils avaient besoin d'engagement, de tendresse et de compréhension. Le troupeau doit recevoir la nourriture dont il a besoin pour grandir,

pour attirer l'Esprit sur lui. Il a besoin de quelqu'un qui soit attentif à ses besoins profonds.

Pour connaître les besoins du troupeau, il faut en être proche, vivre avec lui, l'écouter et le comprendre. Il faut être proche, vivre avec lui, l'écouter et le comprendre. Il faut être à l'écoute de ses aspirations, de ses espoirs, et commencer à sentir le genre et la qualité de nourriture qui nourrira son être et son cœur.

Aimer son troupeau, ce n'est pas le gaver de bonbons. C'est être prêt à sacrifier sa réputation, à se sacrifier soi-même. C'est s'engager envers lui, et ne pas se dérober derrière une loi ou un prétexte quelconque pour fuir l'engagement.

Le troupeau sent très vite si quelqu'un se donne vraiment à lui, s'il est ouvert, toujours prêt à écouter. Un berger qui ne permet à ses brebis de frapper à sa porte qu'entre deux et quatre, du mardi au vendredi, n'est pas un bon berger. Le troupeau ne viendra pas entre deux et quatre du mardi au vendredi. Les gens viendront entre minuit et une heure du matin le samedi. Ils viendront toujours quand on ne le voudrait pas, quand on est occupé, ou au milieu de la nuit parce qu'ils sont souffrants ; et ils viendront s'ils sentent que le berger est profondément préoccupé par eux et par leurs besoins. Le bon berger est toujours prêt à les recevoir, toujours ouvert, parce qu'il est soucieux de ses brebis et prêt à donner sa vie pour elles. Le bon berger n'a pas de vacances ; quand il se repose, il porte son peuple.

Quand Jesse Jackson parlait aux deux mille habitants des bas-quartiers de Chicago, il disait : « Mon peuple est humilié. Mon peuple est blessé. »

Mère Thérèse de Calcutta dit : « Mon peuple a faim. » « Mon peuple. » Pas de repos avec « mon peuple. » Ce sont de bons bergers, engagés envers « leur » peuple. Lorsqu'une de ses brebis est blessée, risque de se suicider ou ne grandit pas ; lorsqu'une de ses brebis est dans un état critique et a besoin d'une nourriture spéciale, le berger ne part pas en vacances. Les brebis sentent la différence entre un berger qui est préoccupé par elles et le mercenaire qui se dérobe dès qu'il y a un problème. Si des parents sacrifient une promotion professionnelle pour que le père soit davantage présent au foyer, leurs enfants le sentent. Les brebis sentent si le berger est engagé envers tout le troupeau et pas seulement vers une ou deux d'entre elles plus « intéressantes. » Certains professeurs s'occupent davantage de deux ou trois étudiants apparemment plus intelligents, ils ne s'intéressent pas assez aux petits, aux boiteux, à ceux qui sont blessés et qui souffrent, qui, de fait, auraient encore plus besoin d'eux que les autres.

Certains bergers ne sont heureux que lorsque leur troupeau est en ordre, qu'il ne fait trop de bruit et marche droit. Ce n'est pas bon pour les brebis. Le bon berger est celui qui appelle son troupeau à la liberté, chacun découvrant son caractère unique, sa créativité, son engagement. Cela peut créer une sorte de pagaille dans le troupeau, parce que dès qu'on appelle les gens à une liberté plus grande, ils partent dans tous les sens. Et cela peut parfois faire peur. Mais quand on entre dans une salle de classe et que tout est en ordre, ou dans un dortoir, et que tout est impeccable, avec rien sur le plancher, rien au mur, il y a quelque chose qui ne va pas. Parce que les hommes ne sont pas ordonnés par nature. Ils ont soif de créativité et de liberté. Ils ont besoin d'avoir des choses sur les murs, que leurs lits

ne soient peut-être pas faits, et qu'il y ait un peu de désordre. C'est la réalité d'une maison, des personnes.

Les gens ne sont pas tellement portés à l'ordre et à la propreté. Ce ne sont pas des machines à astiquer pour qu'on félicite le berger de « son » ordre, de « sa » compétence. Les gens qui grandissent librement n'ont pas tous la même coupe de cheveux, ils ne se ressemblent pas et n'ont pas le même sourire. Chacun est différent, chacun grandit à sa façon dans ce qu'il fait et dans l'amour. Le troupeau sent si le berger exige l'ordre parce qu'il a peur des brebis, ou parce qu'il cherche sa puissance et sa gloire personnelles.

Le berger doit être prêt à se compromettre pour son troupeau, parce qu'il l'aime. Il est engagé envers chaque brebis du troupeau, quels que soient son intelligence, sa beauté ou son âge. C'est pourquoi il est important que le berger soit présent à chaque membre du troupeau d'une manière particulière, en disant quelque chose de personnel à chacun. C'est pourquoi il doit connaître chacun par son nom, dans la mesure où le nom représente ce qu'il y a de plus profond dans la personne et ses besoins intimes.

Le bon berger parle le langage du troupeau. Certains bergers ne le font pas, parce qu'ils ne connaissent pas toutes les façons de parler du troupeau. Cela ne veut pas dire que si quelqu'un travaille avec des prisonniers, il doit utiliser un langage plus rude que d'habitude. Mais le prisonnier doit sentir que le berger le comprend vraiment : ce n'est qu'à cette condition qu'il pourra le nourrir.

Le berger doit être continuellement créatif, c'est là son engagement envers son troupeau. Quand on aime, on crée et on re-crée. Quand on est profondément en communion avec quelqu'un dans le besoin, on invente des moyens de répondre à ses besoins.

C'est là le rôle extraordinaire du berger : écouter les brebis sans peur, comprendre leur langage, donner à chacune selon ses besoins ; être blessé quand l'une est blessée, dans l'angoisse quand l'une est dans l'angoisse, chercher celle qui s'est égarée et la ramener, être ferme quand il le faut. Cela ne peut pas se faire sans une effusion, sans une grâce de l'Esprit. C'est une des choses dont nous devons avoir soif : que l'Esprit de Dieu vienne en nous et transforme nos êtres pour que nous devenions de bons bergers, prêts à donner leur vie pour leur troupeau. Aujourd'hui, plus, que jamais, le troupeau sent si le berger est vrai. S'il sent qu'il ne l'est pas, il ne le suivra pas. Les brebis sentiront très vite le décalage entre ses paroles, sa vie et ses actes ; elles sentiront que ses paroles ne viennent pas de ses tripes.

Nous devons apprendre à grandir dans l'art d'être berger. La naissance à l'amour et à l'Esprit commence par une rencontre avec un vrai berger, un disciple de Jésus qui transmet l'amour, l'espérance et la foi, qui appelle à la vie par ses paroles, ses attitudes et tout son être. Le lien entre la transmission de la parole de Dieu et le berger est si étroit que si le berger se met à agir comme un mercenaire, le troupeau commencera à se disperser, cherchant d'autres pâturages.

Si on n'apprend pas aux gens à prier et à entrer dans le mouvement mystique du christianisme, s'ils ne sont pas appelés à faire l'expérience de l'amour véritable, ils

se tournent vers d'autres pâturages qui ne nourrissent pas vraiment. Ils se détournent parce que leur berger ne leur a pas appris comment communiquer avec Dieu, comment écouter l'Esprit, comment discerner ce qui est essentiel pour nourrir leur soif de l'éternel qui les rendra libres, l'Esprit de Dieu qui libère de la crainte et de la loi. Ils ne savent pas comment l'Esprit leur enseignera la liberté, pour qu'ils puissent grandir dans l'amour et l'engagement, aimant la vérité, refusant tous les compromis qui obscurcissent et voilent la lumière.

Si les gens ne sentent pas cette force de lumière chez le berger, ils iront vers d'autres pâturages, que ce soit la drogue, un monde de violence et de révolution, ou la recherche de relations uniquement sexuelles. S'ils ne trouvent pas de vrais pâturages, les gens meurent de découragement, de faim et de soif.

Le bon berger donne sa vie pour ses brebis.

Maria Carolina de Jésus, qui vivait dans les bidonvilles de Sao Paulo, tenait son journal tous les jours. « Aujourd'hui, » écrit-elle, « c'est dimanche. Le prêtre est venu dire la messe. Dans son sermon, il a dit : « Dieu aime tellement les pauvres ». Je me demande alors pourquoi son ministre ne leur consacre qu'une demi-heure par semaine. » Un berger est prêt à vivre avec son troupeau, prêt à pleurer et à souffrir avec lui.

Je me souviens d'une femme qui avait un fils de 15 ans très handicapé. Toute sa vie, elle l'avait lavé, elle le faisait manger et prenait soin de lui. Un prêtre de la paroisse est venu la voir et lui a dit : « C'est la croix que vous devez porter. Je prierai pour vous. » Mais il ne revint jamais proposer à la mère de l'aider pour lui permettre de se reposer la première fois depuis 15 ans. Il aurait mieux fait de ne rien dire, ou simplement de pleurer avec la mère, pour qu'elle sente sa compassion, qu'elle se sente comprise. Nous pouvons facilement dire des paroles qui sont plus une barrière qu'une communion, qu'un don d'amour.

Jésus seul peut nous guérir de notre égoïsme et nous donner la force, l'amour, la patience et la tendresse, la compréhension et la capacité d'écouter les personnes blessées. Lui seul peut nous apprendre à devenir de bons bergers. Lui seul peut transformer nos cœurs de chair, pour que nous n'ayons pas peur de dire : « Vous êtes mon peuple, je vous aime, et je m'engage envers vous. »

tiré de « *Ne crains pas* »
Jean Vanier
Editions Bellarmin, 1978